

# Nettoyage ethnique

Nouvelle de Dominique Manotti  
Téléchargée sur le site [www.dominiquemanotti.com](http://www.dominiquemanotti.com)

## 1° jour

- 20.000 tout de suite dit le gros homme en costume marron de mauvaise coupe, cheveux gras, le front et la lèvre supérieure couverts de sueur. Il répète : « 20.000 tout de suite » comme pour se convaincre de la réalité de la somme en jeu, et tapote du doigt le tiroir de son bureau. « En liquide. Et 20.000 après, si tout se passe bien, sans remontées. Toujours en liquide. » Nouvelle poussée de sueur. Je suis en train de lâcher 40.000 euros à un type dont je ne connais même pas le nom. Il s'éponge le front d'un revers de manche du costume marron, qui absorbe bien, en grand habitué de la chose. En arriver là... C'est ça ou la fuite à l'étranger. Ca et la fuite à l'étranger ?

L'autre, debout devant lui, le corps athlétique et soigné, le crâne rasé, lisse, bronzé, teeshirt noir moulant, jeans noirs, bottes de cuir noires, mais déjà la quarantaine qui pointe, sournoisement, dans le léger relâchement de la peau et du ventre, tend une main ouverte par dessus le bureau, sans un mot. Le gros homme hésite un instant, ouvre le tiroir, jette une enveloppe sur le bureau. L'autre la ramasse, compte les billets sans se presser, et les glisse dans son slip, sous le jeans, en rentrant l'estomac.

- Quels sont les délais ?
- Une semaine, maximum.
- Ca me va.

Il remonte son jeans d'un geste mécanique, et s'en va. Fait ses calculs en descendant l'escalier (éviter les ascenseurs, potentiellement dangereux). 40 000, c'est pas le pactole. Mais l'âge venant... Et puis c'est un boulot sans grands risques. Pour que ça en vaille la peine, il ne faut pas avoir à investir, ni à partager. C'est pas pour me déplaire. Il se retrouve dans la rue. Petit clin d'œil à la plaque de cuivre apposée à l'entrée de l'immeuble. Alfred Poupon Marchand de Biens / Escalier A / 3° Etage Gauche. Le Poupon suait et puait la frousse. Pas un habitué de ce genre d'opérations. Pour moi, ça représente un avantage ou un danger ?

Caché derrière une fenêtre du troisième étage, Alfred Poupon regarde l'homme s'éloigner dans la rue, avec son paquet de billets dans le slip, carré, tranquille, il tourne au coin, voilà, il a disparu.

Fin de journée étouffante dans la moiteur du mois d'août. Zé quitte Paris au volant de sa Clio blanche, cinq ans d'âge, passe partout, et dès qu'il a franchi le périphérique, il s'engage dans une très large artère le long de laquelle poussent de façon anarchique des tours-bureaux clinquantes. Ce nouveau quartier d'affaires est la dernière poussée de croissance de la grande ville. A cette heure, et en plein mois d'août, il est totalement désert, plutôt sinistre. Zé roule au ralenti. Il approche de l'A 86 en passe de devenir la deuxième ceinture périphérique du grand Paris, repère la bretelle d'accès, s'y engage, ralentit encore. La cible est là, en retrait et en contrebas, à quelques mètres du rail de sécurité. Zé se met en état d'alerte, regard affûté, les neurones au travail, tout voir d'un coup, tout noter, ne pas prendre le risque d'être obligé de repasser. Un immeuble isolé, de cinq étages, en briques grisâtres, sales, marqué d'une longue fissure qui court en diagonale de fenêtre en fenêtre, dont toutes les ouvertures, qui ont dû autrefois être murées, sont aujourd'hui béantes, et derrière, un immense terrain vague envahi de broussailles et de pierrailles, apparemment désert, qui descend en pente douce jusqu'à un canal à faible activité.

Mais l'immeuble, lui, au milieu de ce désert, grouille de vie. Au rez-de-chaussée, sur la bande de terre battue qui sépare la façade de la bretelle d'autoroute, toute une population d'hommes noirs, en djellabas ou en chemises bariolées, accroupis, assis sur des caisses de bois, debout, allant et venant dans la poussière, discutent, jouent, commercent. Un vieux, assis sur une chaise contre le mur, dans une longue robe d'une blancheur immaculée, immobile, visage levé, yeux clos, semble boire la lumière orange du coucher de soleil qui baigne son visage. Par les brèches dans le mur, on aperçoit,

de part et d'autre d'un escalier central en bois, des femmes en boubous qui s'affairent autour de feux de fortune, au milieu de hordes d'enfants qui courent et se bousculent. Les étages semblent eux aussi très animés. Zé croit sentir l'odeur des arachides et des épices qui mijotent, une odeur si familière. Le vrai plaisir de la chasse est là, quand le chasseur se sent si proche de sa proie. Ressaisis toi. Professionnel. Un squat très peuplé, très homogène. Aucun espoir d'entrer par ici, avec ta gueule de blanc, même bien bronzé. Il s'engage sur l'A 86 et prend de la vitesse.

## 2° jour

En jogging bleu nuit, Zé suit au petit trot l'ancien chemin de halage, le long du canal. Quelques entrepôts, quelques silos, des péniches à quai. Pas âme qui vive. Il arrive à hauteur du squat des Africains. Un grillage éventré en plusieurs endroits, toujours personne dans les environs, il rabat la capuche de son jogging sur son crâne rasé, et se glisse dans le terrain vague. Une succession de buttes pierreuses et de trous noyés sous les ronces, comme un champ de ruines que domine l'immeuble de briques grises, dont la base est noyée dans les ronces. De ce côté ci, il semble mort. Les ouvertures du rez-de-chaussée et du premier étage sont restées murées de parpaings de ciment, et, dans les étages supérieurs, seuls quelques trous de petites dimensions ont été percés ici ou là. Manifestement, les habitants du squat se méfient du terrain vague, et cherchent à le tenir à distance.

Zé se déplace lentement, sans bruit, sous le couvert des buissons, et découvre tout un réseau de sentiers, des nids aménagés au fond des trous, protégés par des cartons, des planches, et parfois, de place en place, de la moquette au sol. On peut parier qu'à la nuit tombée, cette sorte de jardin sauvage, si près des zones de la banlieue dortoir, va grouiller de monde. Zé cherche et trouve un trou apparemment inoccupé, en haut du terrain, près de l'autoroute, d'où il peut surveiller l'immeuble, s'y aménage un espace avec quelques pierres plates, se cale et attend. L'immeuble semble abandonné. En fin d'après midi, Zé entend distinctement la rumeur de la foule qui revient vers le squat et vaque à ses occupations quotidiennes. Dans les ouvertures de la façade qu'il surveille, il voit trembler des lumières. Puis la nuit tombe, et le terrain vague s'anime. La vie monte du canal, flotte au dessus du terrain, comme immatérielle. Des frôlements, des chuchotements, des flammes entr'aperçues. Zé espère être en dehors des grands axes de circulation et d'échange, et se concentre sur la surveillance de la façade de l'immeuble. Saisir au vol tous les contacts « clandestins » entre le squat et le terrain vague. C'est là qu'il peut trouver une ouverture. Il allume un pétard, pour faire couleur locale, et rabat sa capuche sur ses yeux.

Pendant plusieurs heures, comme la nuit est très noire, il se concentre sur les sons pour cartographier les allées et venues, et croit discerner une plus grande densité de mouvements sous les ronces au coin le plus éloigné de l'immeuble. Il ne bouge pas, attend. Vers quatre heures du matin, la vie commence à refluer vers le canal et se dissout par osmose dans la nuit.

Zé se déplie, plonge sous les ronces au plus près de l'immeuble, et trouve un sentier bien dégagé qui le longe sur toute la longueur. Au ras du sol, cinq soupiraux murés communiquent sans doute avec la cave de l'immeuble. Zé s'arrête devant le cinquième, muré comme les autres, palpe les parpaings, constate qu'il y a du jeu, tire un couteau de sa poche, insère la lame entre les moellons. Ils sont encastrés, mais non scellés. Zé s'écarte rapidement, et se musse dans un trou, immobile de nouveau. Prendre le temps de réfléchir. J'ai trouvé la porte d'entrée. Je la partage certainement avec des dealers dont je ne sais rien. Donc, je ne sais pas ce que je peux trouver derrière. Pas chercher à savoir. Trop de risques d'être repéré. Revenir demain, bien équipé, et tenter le coup, à l'aveugle.

Vers cinq heures et demie, les lumières commencent à réapparaître dans le squat. Entre le départ des dealers et le réveil des squatters, ça me laisse une grande demie heure pour agir tranquille. Largement suffisant. Zé regagne le canal à son tour.

## 3° jour

Retour au terrain vague, même heure, même tenue, pour retrouver le même trou, et s'y installer. La routine, en somme. Zé s'est équipé d'un sac à dos usagé, bien rempli, et d'un sac de couchage. Et les heures défilent. Rien à signaler. Tout juste, vers le minuit, un gamin déjà bien allumé qui aurait bien aimé partager le coin d'un « grand » et plus si affinités. Zé l'en dissuade avec quelques injures en serbo-croate, et le gamin n'insiste pas.

4 heures 20. Zé se lève, marche rapidement jusqu'au 5° soupirail. Accroupi devant, il tire de son sac des gants en caoutchouc, une cagoule, des lunettes à vision nocturne, s'équipe, insère un crochet plat

entre les parpaings, les dégage sans précaution, balance son sac par le soupirail, et se laisse couler dans la cave. Première surprise, le contact avec le sol est plus rapide que prévu. Un grand vide sanitaire plutôt qu'une cave. Pas la place de se tenir debout. Pressent une présence dans un coin : Une silhouette allongée en train de se redresser. En deux pas, Zé le rejoint, le plaque au sol, l'assomme d'un direct au menton, l'achève avec une pierre ramassée à terre. Vite, trouver la trappe d'accès aux étages. Lampe torche. Une sorte de cloison en bois, très légère, cède sous la pression. Des tas de détrit. Vers le centre du bâtiment, quelques caisses dans lesquelles sont stockés des bijoux de fil de fer, des statuettes en bois, des ceintures de cuir, les réserves de vendeurs à la sauvette, certainement, un matériel merveilleusement inflammable. Et la trappe. Légère poussée : elle s'ouvre sans difficulté, coup d'œil, on est juste sous l'escalier central. L'escalier en bois. Situation idéale. Zé la laisse se refermer, court chercher le cadavre, le traîne sous la trappe, accumule les planches de la cloison, les caisses d'objets variés, son sac de couchage, seringue, aiguille, garrot, cuillère, coton, bouteille d'eau, et même une dose d'héro, figoler les détails. Asperge le tout de plusieurs litres d'alcool. puis sort du sac un réchaud à alcool, l'allume, le jette sur le sac de couchage, ouvre la trappe. L'embrassement est immédiat. Zé ramasse son sac à dos, court vers le soupirail, grimpe à l'air libre sans difficulté. Il descend vers le canal d'un pas rapide, sans se retourner, il faut s'éloigner le plus possible avant que l'incendie ne prenne dans les étages. Tout en marchant, il range la cagoule, les gants, et les lunettes dans le sac à dos, arrive au chemin de halage, prend le petit trot, comme un joggeur très matinal. Il surveille l'immeuble du coin de l'œil. Sur cette façade, il ne se passe rien. Le feu n'a pas pris, il s'est éteint dans la cave ? Pas assez d'alcool ? Il continue à trotter, toujours au même rythme. Au moment où la silhouette de l'immeuble disparaît derrière la carcasse d'un silo à ciment abandonné, il entend un hurlement démultiplié. Ne te retourne pas. Une bouffée de chaleur qui monte à la tête. Ca y est, tu l'as fait. Ils t'ont vidé de chez eux, tu les vides de chez toi. Bon travail. Il continue à courir. Dans un kilomètre, le sac à dos plongera dans le canal, dans deux kilomètres, il retrouvera sa Clio, et descendra directement sur Marseille. Demain, il ne sera plus en France .

Le feu a bien pris dans la cave, un beau brasier aspiré vers la cage de l'escalier, qu'il chauffe avant qu'elle ne s'enflamme en plusieurs points en craquant. Les fils électriques qui pendent à nu prennent feu en dégageant une odeur de caoutchouc brûlé qui masque celle du cadavre qui se carbonise lentement. Des volutes de fumées grises et noires rampent au rez-de-chaussée, se répandent sur l'autoroute, grimpent vers le toit. Des hommes, réveillés en sursaut, viennent voir ce qui se passe, au moment même où la première volée de marches s'effondre dans un jaillissement d'étincelles. Hurlements. En quelques secondes, l'alerte est donnée, et tout l'immeuble résonne de cris, bousculades, piétinements affolés. Le feu gagne les étages, peu d'obstacles pour le freiner, les portes ont été arrachées, et les tentures qui les remplacent s'enflamment au moindre souffle. Les femmes et les enfants se massent près des fenêtres, aux extrémités du bâtiment, les hommes tentent de freiner l'avancée des flammes en bouchant les orifices avec tout ce qui leur tombe sous la main, c'est un combat dérisoire, qui ne fait qu'alimenter l'incendie. Des réchauds à gaz explosent ici ou là. Des femmes sautent par les fenêtres des premiers étages, leurs enfants serrés dans les bras. D'autres, au quatrième et au cinquième étages, jettent des paquets de vêtements par les fenêtres, vacillent au dessus du vide, hurlent, appellent les secours. Le squat se répand, dans la panique, sur la bretelle d'autoroute, où la circulation est bloquée.

Les pompiers arrivent, sirènes en action, à trois voitures, au moment où le toit au dessus de la cage d'escalier s'effondre, déploient leurs échelles, évacuent les habitants, attaquent le feu. Quatre autres voitures arrivent en renfort. Puis la police débarque à son tour. Deux commissariats ont été mobilisés, plus une brigade de CRS. Mise en place d'un dispositif de sécurité pour boucler la zone. Personne ne peut plus approcher. Ni badauds, ni amis ou familiers. Les consignes sont claires : Eviter toute manifestation de soutien aux victimes, pas de troubles à l'ordre public. Regroupement de tous les habitants du squat encore valides dans de grands cars, déportation immédiate vers un gymnase municipal mis à disposition des sinistrés. Les morts sont évacués en ambulances vers les morgues, les brûlés et les blessés vers divers hôpitaux, au fur et à mesure que les pompiers parviennent à les sortir de la fournaise. Certains parviennent à échapper au dispositif policier, et à s'enfuir par le terrain vague.

Dès six heures du matin, dans l'immeuble où le feu couve encore, il ne reste plus que quelques morts, et les pompiers qui continuent à lutter contre les flammes, et à noyer ce qui reste du squat sous des tonnes d'eau. D'après le communiqué de la police, 123 personnes vivaient dans ce squat, sept personnes sont mortes, quinze autres ont été blessées, dont trois sont dans un état

critique. 101 personnes ont été regroupées dans le gymnase municipal où les vérifications d'identité sont en cours, avant que ne soient envisagées des procédures de reconduite à la frontière pour les sans papiers. Et de relogement pour ceux qui sont en règle. L'enquête devra établir si l'origine de l'incendie est d'origine criminelle ou accidentelle.

## Deux ans après

Une barre de douze étages, toute en acier et en verre, épouse la courbe de la bretelle d'accès à l'A 86, qui a été recouverte d'une dalle sur laquelle, en ce moment même, on aménage un espace vert. La façade tournée vers le canal est en verre réfléchissant, et prend la couleur changeante du temps, ciel bleu, nuages, orages, dans un jeu de miroirs fascinant. Jusqu'au canal s'étend une grande esplanade pavée, au centre une fontaine ronde de pierre blanche à sculptures géométriques. Sur les ailes, derrière deux rangées de tilleuls, deux bâtiments de logements descendent en terrasses bientôt verdoyantes jusqu'au canal. Un kiosque à musique à l'ancienne a été installé sur le quai aménagé en promenade.

On est en été, il fait très chaud, tout l'ensemble est encore vide, quelques finitions sont encore à faire, l'entreprise Bâtimo, maître d'œuvre, a organisé une fête pour arroser la fin du chantier, avant le mois d'août et les grands départs en vacances. Des tentes blanches ont été dressées le long du canal, et toute une foule d'hommes en costumes sombres et quelques femmes en robes claires se pressent autour des buffets débordants de fraîcheur et de champagne. Entrepreneurs et hommes politiques de toutes tailles, de tous bords, se croisent et s'enchevêtrent.

Quand le maire est arrivé, flanqué de son adjoint, il était un peu tendu. Le drame vécu ici il y a deux ans est dans toutes les mémoires, pensait-il. Certes, l'enquête de police a conclu à un accident suite à une bagarre entre dealers qui s'étaient introduits dans les sous-sols du squat. Mais huit morts... Certes la municipalité a relogé tous les immigrés en situation régulière. Mais pas sur le terrain de la commune, pas tous ensemble, très loin de Paris... Et ceux qui étaient en situation irrégulière ont été expulsés avant d'avoir pu reprendre leurs esprits. Certes quelques associations de soutien aux immigrés ont été invitées à cette « inauguration du nouveau quartier du canal ». Mais ce sont celles qui sont proches de la mairie. Si les autres, celles que la police a plus ou moins brutalement refoulées, pendant l'incendie et après, décidaient de venir jouer les trouble-fêtes... Puis il se détend, peu à peu, au fil des coupes de champagne. Et des whiskies. Après tout, l'incendie, les morts, tu es peut être le seul à y penser encore. Trop sensible...

Marchal, le PDG de Bâtimo, a invité Louvois, le grand patron du groupe de BTP qui porte son nom et auquel Bâtimo appartient. Le grand patron n'est pas venu, mais il a envoyé son fils. Et Marchal se fait mousser.

- Avec cette réalisation que nous avons soignée, nous nous plaçons auprès de la mairie et du département pour la rénovation de toute la zone du canal. Nous nous posons en spécialistes de l'ensemble combiné habitat-bureaux. Une formule d'avenir.

Le maire, maintenant ragaillardi, verre en main, explique aux responsables de Paris et de la Région :

- Il faut changer l'image des HLM. Des logements sociaux de qualité, la demande est forte, chez nous. Ne serait ce que parmi nos employés...

Le jeune Louvois suit des yeux un homme boudiné dans son costume bleu marine, suant, soufflant, en nage, qui boit trop, et navigue, toujours solitaire entre les groupes. Un homme qui fait tache. Louvois se penche vers Marchal.

- Qui est ce type ? Vous le connaissez ?

- Oui. Alfred Poupon, un marchand de biens. Il a un nez extraordinaire. C'est lui qui a déniché ce terrain, dans des conditions acrobatiques. Un temps. Les anciens immeubles étaient occupés, et la mairie ne voulait pas entendre parler d'expulsions, évidemment. Nouveau silence, pas de questions. Dans l'opération, il s'est fait beaucoup d'argent, mais c'est un pauvre type. Tout ce qu'il gagne, il le joue aux courses.